HAL
open science

Le véritable saint Racine, d'après les Mémoires de son fils

Georges Forestier

To cite this version:

Georges Forestier. Le véritable saint Racine, d'après les Mémoires de son fils. Colloque International du Tricentenaire de Jean Racine, May 1999, Paris-Versailles-La Ferté Milon-Port-Royal des Champs, France. hal-01887297

HAL Id: hal-01887297

https://hal.science/hal-01887297v1

Submitted on 3 Oct 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Georges Forestier

Le véritable saint Racine, d'après les *Mémoires* de son fils

Paru dans *Jean Racine 1699-1999*, Actes du Colloque International du Tricentenaire (25-30 mai 1999), Paris, PUF, 2003, p. 749-766.

Le « tendre Racine », a-t-on dit depuis le milieu du XVIIIe siècle dans la plus parfaite équivoque sémantique. Non pas tendre Racine comme le disaient ses ennemis du temps de sa carrière théâtrale ou comme le reprendront certains auteurs de parallèles afin de l'opposer à l'héroïque Corneille, mais tendre Racine au sens positif, lorsque l'éloignement temporel par rapport à l'esthétique galante eut fait oublier le tendre Quinault devenu le mièvre et inconsistant Quinault. Tendre Racine en même temps lorsque, sous l'effet des controverses biographiques du XVIIIe siècle, s'est imposé le Racine bon père, bon époux, bon courtisan, fidèle ami et fervent chrétien — à l'opposé de la statue du « génie » qu'un autre XVIIIe siècle était parallèlement en train de fabriquer. Cette image — résultat d'un processus de déplacement du *pathos* du théâtre à l'*ethos* de l'auteur — a tenu durant un siècle et demi, jusqu'à ce que, entreprenant un déplacement du même ordre mais fondé sur des critères différents, des analyses critiques axées sur la « cruauté » de l'univers racinien aient fait estimer à la fin du XIXe siècle que l'homme Racine avait pu héberger dans sa propre conscience le contraire de l'image véhiculée durant des décennies, celle d'un cruel Racine : la « ménagerie » que semblait révéler l'univers racinien devait pouvoir s'expliquer par le fait que Racine était lui-même un « fauve ». Mais c'est une autre histoire.

Pour en revenir au passage du tendre Racine des œuvres théâtrales à l'homme tendre — correspondant à un déplacement du public au privé qu'a étudié Dinah Ribard[1] —, il fut essentiellement le résultat de l'entreprise de Louis Racine, son fils cadet, auteur en 1747 de *Mémoires contenant quelques particularités sur la vie et les ouvrages de Jean Racine*[2]. Dès l'ouverture de cet ouvrage, adressé à son propre fils, Louis Racine faisait ainsi valoir sur quel plan particulier il fallait se placer pour interpréter correctement la fameuse tendresse racinienne :

> Oui, mon fils, il était né tendre, et vous l'entendrez assez dire ; mais il fut tendre pour Dieu lorsqu'il revint à lui ; et du jour qu'il revint à ceux qui dans son enfance lui avaient appris à le connaître, il le fut pour eux sans réserve ; il le fut pour ce Roi dont il avait tant de plaisir à écrire l'Histoire ; il le fut toute sa vie pour ses amis ; il le fut depuis son mariage et jusqu'à la fin de ses jours pour sa femme, et pour tous ses enfants sans prédilection : il l'était pour moi-même, qui ne faisais guère que de naître quand il mourut, et à qui ma mémoire ne peut rappeler que ses caresses.

On voit que ce n'est pas la tendresse en soi qui est l'essentiel ; c'est le fait que la tendresse de l'homme fut une caractéristique plus haute que le génie de l'auteur. Une

---

1 Dans une communication prononcée à Oxford en avril 1999 et publiée seulement en 2005, bien après la rédaction du présent texte : « Racine sans théâtre : le travail biographique dans les *Mémoires sur la vie de Jean Racine* », [in] *La Réception de Racine à l'âge classique : de la scène au monument*, études présentées par Nicholas Cronk et Alain Viala, Oxford, Voltaire Foundation, *Studies on Voltaire and the Eighteenth Century*, 2005-8, p. 39-58.

2 Nous citons les *Mémoires* dans la nouvelle édition des *Œuvres complètes* de Racine, éd. G. Forestier, Bibl. de la Pléiade, Paris, Gallimard, 1999, vol. I (Théâtre et Poésies), p. 1114-1205.

phrase suffirait à faire comprendre l'esprit qui anime en ce sens l'ensemble de l'ouvrage : « Il [mon père] trouva dans la tendresse conjugale un avantage bien plus solide, que celui de faire de bons vers[3]. »

Avant d'étudier les caractéristiques de cette entreprise, précisons que si elle fut couronnée de succès, la « sensibilité » du XVIIIe siècle y fut peut-être pour quelque chose, mais il ne faut pas exagérer son rôle. En fait, l'ouvrage de Louis Racine a dû sa fortune à l'habitude qui s'était établie, au cours des vingt-cinq années qui avaient précédé sa parution, d'ouvrir l'édition des *Œuvres* de son père sur une « Vie » de Racine : à partir de 1750, certains éditeurs[4] décidèrent de remplacer cette « Vie » liminaire (jugée sommaire et fautive, nous y reviendrons) par un *Extrait des mémoires sur la vie de Jean Racine*[5], avant que soit franchi le pas décisif au début du XIXe siècle avec l'insertion liminaire de l'ensemble du texte de Louis Racine. C'est l'édition Petitot de 1813 qui osa franchir le pas, en réaction contre les éditions qui l'avaient immédiatement précédée, jugées coupables d'être revenues à des pratiques antérieures en proposant des « Vies » de leur cru, qui prenaient leur bien sans discrimination, c'est-à-dire aussi bien chez Louis Racine que chez les auteurs des premières « Vies »[6]. Ainsi peut-on lire à l'ouverture de cette édition : « Au lieu d'une *Vie de J. Racine*, qui dans beaucoup d'éditions n'est souvent qu'un passeport pour les idées fausses et les erreurs, on a placé à la tête de celle-ci les *Mémoires sur sa vie et ses ouvrages*, par *Louis Racine*, toujours plus exacts et plus attachants, et qui d'ailleurs admettent plus de détails. » Dès lors l'usage était institué de publier les *Mémoires* de Louis Racine en tête des *Œuvres* de son père, usage conforté en 1865 par Paul Mesnard dans sa monumentale édition des *Œuvres complètes* de Racine qui a fait autorité durant près d'un siècle.

Lorsque, en 1950, fidèle à la tradition, Raymond Picard avait ouvert sur les *Mémoires* de Louis le tome I des *Œuvres complètes* de Racine dans la Bibliothèque de la Pléiade, il avait assorti sa présentation des plus expresses réserves sur la fiabilité des informations livrées par Louis Racine, avec cette belle formule : *c'est ici la légende dorée de Racine*. Il ne croyait pas si bien dire : il mettait le doigt sans le savoir sur la caractéristique la plus remarquable du travail de Louis. Ses *Mémoires*, comme on va le voir, sont en effet véritablement structurés comme une vie de saint.

I. Origine du projet des *Mémoires*

Dans les deux premières décennies du XVIIIe siècle, œuvres de Racine et renseignements sur sa vie demeuraient des entités séparées : depuis 1702 la Compagnie des Libraires publiait les *Œuvres de Racine* sans le moindre paratexte[7], sur le patron de la dernière édition parue du vivant de Racine en 1697, tandis que, parallèlement, deux

---

3 P. 1153.

4 La première édition à le faire est celle de Jolly (*Œuvres de Racine*, tome premier, Paris, Veuve Gandoin, 1750 et David l'aîné, 1750), qui, dans sa précédente édition, en 1736, s'était borné à reprendre la « Vie » qui figurait en tête des *Œuvres* de 1722 et 1728. Cette édition de 1750 sera suivie par celles de 1760 (Paris et Rouen) et de 1767.

5 Cet *Extrait* est en fait un résumé des *Mémoires*, qui avait paru dans le *Journal des Savants* en juillet 1749 (même si l'édition citée à la note précédente donne la date de février).

6 Étaient visées l'édition Laharpe de 1807 et l'édition Geoffroy de 1808 et surtout l'édition qui avait fait autorité dans le dernier quart du XVIIIe siècle, procurée par Luneau de Boisjermain (Paris, Louis Cellot, 1768). Celui-ci, après avoir affirmé à la fin de sa préface qu'« un fils n'est point fait pour écrire la vie de son père » (p. XVIII), proposait une « Vie de Racine » pour laquelle, avait-il annoncé, « j'ai […] été réduit […] à me servir uniquement des anecdotes que j'ai recueillies dans les livres que j'ai lus et dans les mémoires publiés par son fils » (p. XVII).

7 Éditions de 1702, 1713 et 1721. Quant à l'éd. d'Amsterdam de 1713 (chez Henri Schelte), elle présente bien un « Le libraire au lecteur », mais il s'agit de généralités sur l'importance de Racine susceptible de justifier l'édition.

ouvrages offraient, dans un cadre collectif, des renseignements sur le poète, *Les Hommes illustres* de Charles Perrault[8], très sommaire et très peu exact, et le *Dictionnaire de Moreri*, beaucoup mieux informé. Mais, par la force des choses, ces textes n'étaient nullement centrés sur Racine en particulier et demeuraient d'un accès restreint, et l'on comprend que des éditeurs aient eu l'idée de reprendre une pratique couramment admise pour d'autres auteurs, d'accompagner les *Œuvres* de Racine d'une « Vie » du poète. Curieusement l'idée vint d'abord de l'étranger, d'Amsterdam en 1722 et de Londres en 1723, sans qu'on puisse expliquer pourquoi la Compagnie des Libraires ne s'était pas encore décidée à le faire — et ce, alors même que dès 1706 un éditeur français avait franchi le pas pour Corneille[9]. Faut-il penser que le fils aîné de Racine, Jean-Baptiste, qui veillait jalousement sur la mémoire de son père, possédait alors quelque influence sur la Compagnie des Libraires et avait déjà laissé entendre qu'il se chargerait un jour d'écrire une « Vie » digne de son lui[10] ?

Toujours est-il que si la « Vie » qui occupait l'essentiel de la Préface (signée Coste) de l'édition londonienne de 1723 donnait ses sources — Perrault, Moreri, ainsi que des précisions arrachées directement à Jean-Baptiste Racine[11] —, ce n'était pas le cas de celle d'Amsterdam[12], bref tissu anonyme de lieux communs, de racontars et d'inventions. Or c'est cette édition d'Amsterdam qui servit de base à la nouvelle édition publiée à Paris par la Compagnie des Libraires en 1728. Cette publication marquait une véritable rupture dans l'histoire française de l'édition racinienne : le canon racinien, établi par le poète lui-même en 1697, se voyait augmenté de quelques Odes, de quelques épigrammes, des lettres de la « querelle des Imaginaires » (les deux lettres de Racine et les deux réponses qui lui avaient été faites), et surtout l'ensemble était désormais encadré par des paratextes allogènes, la « Vie de l'auteur », au commencement du premier volume, et des « Remarques critiques sur les pièces contenues dans ce volume », à la fin de chacun des deux volumes. Cette ouverture vers une édition critique des œuvres complètes de Racine se voyait couronnée par une nouvelle édition en 1736, procurée par F.-A. Jolly chez Quilleau et qui, tout en reprenant les mêmes textes et la même « Vie », s'ouvrait par un long Avertissement de trente pages : principes d'édition, réflexions sur les variantes, citation intégrale des scènes supprimées par Racine dans *Andromaque*, *Britannicus* et *Bérénice*, ainsi que des premières préfaces, retour à l'édition d'*Esther* en trois actes, précisions sur les didascalies dans *Athalie*.

Véritable édition pré-scientifique, on le voit, qui provoqua à un double titre la fureur des deux fils Racine : d'une part parce que les œuvres de leur père se trouvaient entourées par des textes, des remarques et des jugements qui ne paraissaient pas dignes de lui, d'autre part parce que la « Vie de l'auteur », reprise pour la troisième fois sans le moindre changement, était un ramassis d'inexactitudes. Ainsi en 1742 Jean-Baptiste

---

8 *Les Hommes illustres qui ont paru en France pendant ce siècle : avec leurs Portraits au naturel*, Paris, Antoine Dezallier, tome I, 1696, tome II, 1700 (la notice Racine figure dans le t. II).

9 *Théâtre de Pierre Corneille. Nouvelle édition, revue, corrigée et augmentée*, Paris, G. Cavelier, 1706. Rappelons que dès 1682, l'édition des *Œuvres de Molière* (dite Vivot et La Grange) proposait une « Préface », qui, après une dizaine de lignes de généralités sur l'édition, était une « Vie » de Molière.

10 C'est en tout cas ce qu'il laissait entendre en 1723 : voir la note suivante.

11 *Œuvres de Racine*, J. Tomson & J. Watts, 1723, in-4°. Le préfacier, Coste, après avoir présenté son édition comme la meilleure, enchaîne en ces termes : « Ce seroit ici le lieu de donner la vie de Monsieur Racine. Je me serois chargé avec plaisir de ce travail, si j'eusse pû ramasser asses de Memoires pour pouvoir en venir passablement à bout. J'ai d'abord consulté pour cela le Fils aîné de M. Racine, qui m'a répondu que le temps et ses propres affaires ne lui permettoient pas de satisfaire entierement ma curiosité sur cet article. Il espere pouvoir le faire un jour : & je souhaite, pour l'amour du Public, qu'il se charge lui-même de tout l'Ouvrage. En attendant je vais joindre ici aux Memoires qu'il m'a fournis, un Extrait de ce qu'on a déjà publié de M. Racine dans *Moreri*, & dans les *Hommes illustres* de M. Perrault. »

12 *Œuvres de Racine*, Amsterdam, J. F. Bernard, 1722, 2 vol. in-12 (édition attribuée à Bruzen de la Martinière par les bibliographes).

Racine écrivait-il à son frère qu'il souhaiterait obtenir un privilège pour procurer « une édition digne de lui [son père], dont sa *Vie* ferait une partie ». La colère des deux frères était d'autant plus grande que, parallèlement à la « Vie » publiée en tête des *Œuvres de Racine*, faisait autorité la « Lettre » de Valincour que l'abbé d'Olivet avait imprimée en 1729 dans son *Histoire de l'Académie française*[13] en guise de Notice Racine et qu'il avait fait suivre de sa propre réponse qui complétait Valincour sur certains points. Valincour (1653-1730), présenté comme le « meilleur ami » de Racine, à qui il avait succédé à l'Académie française et dans son office d'historiographe de Louis XIV, avait enfilé avec une stupéfiante désinvolture quelques souvenirs et des informations qu'il ne tenait que par ouï-dire, sans vérifier aucune de ses sources, ni même examiner si certaines de ses affirmations n'étaient pas contredites par avance par Racine lui-même[14]. Il avait en outre eu l'outrecuidance de présenter cette lettre comme une *corvée*. Comme Jean-Baptiste, mélancolique et velléitaire, remettait toujours au lendemain de se mettre à la tâche, c'est Louis, fort de sa propre notoriété de poète[15] (quoique poète semi-maudit en tant que poète chrétien, face au parti philosophique), qui entreprit finalement de rétablir ce qu'il jugeait être La Vérité, expliquant clairement contre quoi il réagissait :

> LA VIE de mon Père qui se trouve à la tête de la dernière édition de ses *Œuvres* faite à Paris en 1736, ne mérite aucune attention ; parce que celui qui s'est donné la peine de la faire, ne s'est pas donné celle de consulter la famille. Au lieu d'une Vie ou d'un Éloge historique, on ne trouve dans l'*Histoire de l'Académie Française*, qu'une lettre de M. de Valincour, qu'il appelle lui-même *un amas informe d'Anecdotes cousues bout à bout et sans ordre*. Elle est fort peu exacte, parce qu'il l'écrivait à la hâte, en faisant valoir à Monsieur l'Abbé d'Olivet qui la lui demandait, la complaisance qu'il avait d'interrompre ses occupations pour le contenter, et il appelle *corvée* ce qui pouvait être pour lui un agréable devoir de l'amitié et même de la reconnaissance[16].

C'est donc seulement en 1747, l'année même de la mort de Jean-Baptiste, que Louis Racine fit publier en Suisse — à défaut d'obtenir un privilège d'édition en France[17] — ses *Mémoires contenant quelques particularités sur la vie et les ouvrages de Jean Racine*. L'édition comprenait deux volumes. Dans le premier figurait, à la suite des *Mémoires* et avec une pagination séparée, diverses œuvres de Racine qui pour la plupart n'avaient jamais été publiées[18]. Le second volume portait le faux-titre suivant : *Recueil*

---

13 *Histoire de l'Académie française depuis 1652 jusqu'à 1700*, par l'abbé d'Olivet (Paris, Jean-Baptiste Coignard fils, 1729).

14 Ainsi l'anecdote qu'il rapporte sur le succès des *Plaideurs* à la Cour : il situe cet événement à Saint-Germain, alors que Racine parle de Versailles dans sa préface de la comédie.

15 Voici comment l'article consacré à Racine dans le *Supplément du Dictionnaire de Moreri*, publié en 1735, présentait Louis Racine : « le cadet [des fils de Racine], qui est de l'académie des belles-lettres, est l'auteur du *Poëme de la Grace* ; de deux lettres en vers sur l'âme des bêtes ; d'une ode & d'une épître à M. de Valincour, où le public a trouvé avec plaisir le génie du père. Il a fait outre cela un *Poëme sur la vérité de la religion Chrétienne*, qui n'est point imprimé. Il est encore auteur de plusieurs dissertations écrites avec autant de solidité que d'agrément, recueillies dans les derniers volumes des *mémoires de l'académie*. »

16 P. 1117. À la suite de « consulter la famille », il donnait en note cette précision essentielle : « Le peu qu'en a écrit Monsieur Perrault dans ses *Hommes Illustres* est vrai, parce qu'il consulta la famille ; et par la même raison l'article du Supplément de Moreri 1735 est exact : mais le P. Niceron et les Auteurs de l'*Histoire des Théâtres*, n'ont fait que compiler la vie qui est à la tête de l'édition de 1736, ou la lettre de M. de Valincour, les notes de Brossette, et le *Bolæana*, recueil très peu sûr en plusieurs endroits : j'aurai occasion d'en parler dans la suite. » Rappelons que Niceron avait publié des *Mémoires pour servir à l'histoire des hommes illustres dans la République des Lettres*, et que les « Auteurs de l'*Histoire des Théâtres* » (plus exactement de l'*Histoire du théâtre français depuis son origine jusqu'à présent*, 15 vol. publiés de 1734 à 1749) sont les frères Parfaict.

17 Sur cette question, voir l'étude de Dinah Ribard, citée plus haut.

18 Discours pour la réception de l'abbé Colbert à l'Académie française, plan du premier acte d'*Iphigénie en Tauride*, Extrait de Lucien, fragments historiques, réflexions sur l'Écriture sainte, *Hymnes du Bréviaire romain* (déjà imprimées du vivant de Racine), discours prononcé par l'abbé Colbert, *Relation de ce qui s'est passé au siège de Namur* (déjà imprimée du vivant de Racine).

des lettres de Jean Racine, qui étaient alors presque toutes inédites[19]. Le titre de *Mémoires* — en un siècle qui est celui du triomphe du genre des mémoires (c'est au XVIIIe siècle que sont publiés la plupart des mémoires du siècle précédent restés manuscrits) —, l'ajout d'inédits qui donnaient des renseignements de première main sur Racine, la personnalité de l'auteur — non seulement fils du poète, mais poète de renom lui-même — conférèrent à cette publication une autorité reconnue dès 1749 par le *Journal des savants*, qui fit paraître un *Extrait des mémoires sur la vie de Jean Racine*, résumé-synthèse tout à l'éloge de Louis qui sera repris, on l'a vu, dans les éditions ultérieures des *Œuvres de Racine*.

II. Les informations contenues dans les *Mémoires*

C'est peu de dire, pour reprendre la formule de l'édition Petitot de 1813, que les *Mémoires* de Louis Racine « admettent plus de détails » : il suffit de considérer que dans les éditions de 1722, 1728 et 1736 des *Œuvres de Racine* la « Vie de l'Auteur » s'étale sur huit pages au format in-12, et que de son côté, la notice Racine dans l'*Histoire de l'Académie française* atteignait seulement vingt-deux pages[20] : l'édition originale des *Mémoires* comprenait de son côté 319 pages au format in-12[21]. Reste à savoir si ces *Mémoires* sont bien « toujours plus exacts ». Certes, cette exactitude est revendiquée par Louis Racine lui-même : « Lorsque je fais connaître mon Père, mieux que ne l'ont fait connaître jusqu'à présent ceux qui ont écrit sa vie […] », précise-t-il. En fait son récit, prétendument nourri aux sources familiales, n'est pas beaucoup plus exact que ceux de ses prédécesseurs. Pouvait-il l'être ? Louis avait six ans à la mort de son père et il n'a été le témoin d'aucun des faits qu'il raconte, comme il l'avoue lui-même : « Je ne l'ai pas connu moi-même, mais je ne dirai rien que sur le rapport de mon Frère aîné, ou d'anciens amis, que j'ai souvent interrogés. J'ai aussi quelquefois interrogé l'illustre compagnon de sa vie et de ses travaux, et Boileau a bien voulu m'apprendre quelques particularités ». Malheureusement, ni le pieux Jean-Baptiste, qui ne voulait pas se souvenir de la carrière théâtrale de son père, ni ces mystérieux « anciens amis », qui n'avaient guère dû connaître que les dernières années de Racine, ni un Boileau soucieux de construire une belle légende racinienne à laquelle il devait rester associé pour l'éternité, ne pouvaient dessiner un portrait exact du poète. En outre, Louis Racine avait à peine dix-huit ans à la mort de Boileau, et lorsque celui-ci lui racontait ses souvenirs dans les années précédentes, c'était un adolescent qui les écoutait et qui attendrait une quarantaine d'années avant de les reproduire. Reste sa propre mère, Madame Racine (Catherine de Romanet), mais apparemment elle en savait encore moins que les autres…

On comprend donc que ces *Mémoires* ne peuvent être considérés comme un document sur Racine. On en a été si bien conscient dès le milieu du XIXe siècle que Paul Mesnard, dans son édition des Grands Écrivains de la France, leur a adjoint une longue biographie de son cru, appuyée sur tous les documents d'archives qu'il avait pu trouver. Dans la mesure où l'on connaît encore mieux aujourd'hui des pans importants de la vie du poète, grâce aux très nombreuses pièces authentiques mises au jour par les érudits du XXe siècle (en particulier Raymond Picard, Jean Orcibal, Jacques Vanuxem et Jean Dubu) et réunies par Raymond Picard dans son *Nouveau corpus racinianum*, on n'en finirait pas de recenser toutes les erreurs qu'a commises Louis Racine. On lira en

---

19 On lira ces lettres au tome II des *Œuvres complètes* de Racine dans la Bibliothèque de la Pléiade, édité par Raymond Picard.

20 Chiffre identique dans la première édition, au format in-4°, et dans la seconde, parue en 1743, au format in-8°. Précisons que la notice Racine des *Hommes illustres* de Perrault occupait une page et demi (au format in-folio), tandis que l'article du supplément de Moreri comprenait cinq pages in-12.

21 Ce qui correspond à 92 pages en petit corps dans notre édition de la Pléiade.

note ci-dessous les plus notables de ces petites erreurs ou approximations[22] et de ces anecdotes prises pour argent comptant[23], et nous reviendrons plus loin sur le sens de certaines de ses rectifications. Retenons pour l'instant que, sur nombre de points, ces erreurs ou approximations viennent en droite ligne des « Vies » antérieures ou de la « Notice » de l'*Histoire de l'Académie française*[24]. Assurément Louis Racine ne voyait pas l'intérêt d'aller contrôler la moindre de ses informations, du moment qu'elles étaient à l'avantage de son père. De même s'abstient-il de contredire ou de compléter ses prédécesseurs sur les questions les plus gênantes de l'histoire littéraire : la rupture avec Molière est édulcorée (Molière aurait admiré *Les Plaideurs*), la concurrence frontale avec Corneille minimisée, comme s'il s'agissait de ne pas mettre en cause la belle unité du « siècle de Louis XIV ».

Dès lors que sait-il de plus ? quelles sont (et de quelle nature sont-elles) ces « particularités » qu'annonce le titre ? La réponse est aisée : les « Vies » disaient quelques mots de la naissance et de la formation de Racine, quelques mots de sa retraite et de sa nomination comme historiographe, quelques mots pour finir de son retour à la religion ; mais l'essentiel était consacré à l'enchaînement des tragédies — les rares commentaires se révélant des paraphrases des préfaces de Racine[25] — et à quelques-uns des événements notables qui les ont accompagnées — en particulier les querelles les plus célèbres[26]. Or, dans les *Mémoires*, l'histoire de la famille, de la formation, du voyage à Uzès et de la carrière dramatique jusqu'à *Phèdre* incluse occupe une « Première Partie » représentant un tiers de l'ensemble (37 p. Pléiade), la part proprement dévolue au théâtre en occupant les deux tiers (25 p. Pléiade — entrecoupées par 4 p. pléiade consacrées à Boileau). Il est aisé de déduire que la « Deuxième Partie » consacrée aux vingt dernières années de la vie de Racine — depuis sa « retraite » et son mariage jusqu'à sa maladie et sa mort — occupe les deux derniers tiers des *Mémoires* (54 p. Pléiade). C'est donc là que sont rassemblées l'essentiel des « particularités » annoncées par le sous-titre de l'ouvrage : elles concernent Racine mari et père, Racine historiographe et courtisan, Racine réconcilié avec Port-Royal et dévot, et enfin Racine affrontant la maladie et la mort. C'est donc peu de dire que Louis Racine inverse la perspective des « Vies » antérieures. Il convient de tenter d'approfondir la structuration de ses *Mémoires* afin d'en dégager les significations.

III. Structuration et signification

Trois éléments sont particulièrement frappants lorsqu'on observe l'organisation de ces *Mémoires*. D'abord l'ouverture : ces *Mémoires* sont non seulement dédiés à son propre fils (qui était jusqu'à sa mort prématurée devant Candie l'unique petit-fils de notre poète), mais ils lui sont adressés et présentés comme un modèle de vie à imiter, sur le modèle des « vies » morales de l'antiquité (particulièrement la vie d'Agricola,

---

22 Ainsi la pension royale qui aurait été versée à Racine au lendemain de sa première *Ode* ; les circonstances de la création de *La Thébaïde* et surtout d'*Alexandre* ; Subligny, auteur de *La Folle Querelle*, désigné comme comédien, puis comme l'auteur de la *Réponse à la Critique de Bérénice* ; tout ce qui concerne les dernières pièces de Corneille (seule *Pulchérie* fut représentée par le Marais, et avec un honnête succès : *Suréna* fut joué à l'Hôtel de Bourgogne) ; le plan d'*Iphigénie en Tauride* qui aurait été conçu *après* la création de *Phèdre* ; les *Cantiques spirituels* placés la même année qu'*Esther*.

23 Le « duel » de *Bérénice* à l'initiative d'Henriette d'Angleterre ; la cabale prétendue de *Phèdre*.

24 Ex. l'Ode de 1660 qui aurait valu l'admiration de Colbert et 100 louis de la part du roi : en 1660 Colbert n'était que l'intendant de Mazarin… Quant à la légende de *Théagène et Chariclée* (les deux exemplaires brûlés, le troisième appris par cœur), on la trouve telle quelle chez Valincour.

25 Par exemple : « Mr. Racine donna ensuite son *Britannicus* où le caractère de Burrhus fit taire la critique. Il n'avoit encore rien produit de si travaillé. Cet Ouvrage eut pourtant ses Censeurs ; mais il en triompha pleinement. »

26 Autour d'*Andromaque*, querelle des anciens et des modernes autour d'*Iphigénie*, prétendue cabale de *Phèdre*.

rédigée par Tacite, son gendre). Je cite Louis lorsqu'il explique à son fils tout ce qu'il tirera de la lecture des lettres de Racine publiées en même temps que les *Mémoires* :

> Quand vous l'aurez connu dans sa famille, vous le goûterez mieux lorsque vous viendrez à le connaître sur le Parnasse ; vous saurez pourquoi ses vers sont toujours pleins de sentiments.
>
> Plutarque a déjà pu vous apprendre que Caton l'ancien préférait la gloire d'être bon mari à celle d'être grand Sénateur, et qu'il quittait les affaires les plus importantes, pour aller voir sa femme, remuer et emmailloter son enfant. Cette sensibilité antique n'est-elle donc plus dans nos mœurs, et trouvons-nous qu'il soit honteux d'avoir un cœur? L'humanité toujours belle, se plaît surtout dans les belles âmes, et les choses qui paraissent des faiblesses puériles aux yeux d'un bel esprit, sont les vrais plaisirs d'un grand Homme.[27]

Ensuite l'ouverture de la deuxième partie :

> J'arrive enfin à l'heureux moment où les grands sentiments de religion dont mon père avait été rempli dans son enfance, et qui avaient été longtemps comme assoupis dans son cœur, sans s'y éteindre, se réveillèrent tout à coup. Il avoua que les auteurs des pièces de théâtre étaient des empoisonneurs publics ; et il reconnut qu'il était peut-être le plus dangereux de ces empoisonneurs.[28]

Il n'est pas difficile de voir que la retraite d'après *Phèdre* est présentée comme une conversion. Nous y reviendrons. Considérons enfin la fermeture, c'est-à-dire la maladie et la mort. On le sait, Racine est mort d'un « abcès au foie » comme on disait alors ; ce qu'on ignore, c'est que, du moins selon Louis, cette mort a été causée par cette prétendue disgrâce qu'il aurait encourue ou failli encourir auprès de Louis XIV. Louis l'annonce clairement dès sa dédicace à son fils :

> […] vous verrez dans ces *Mémoires* ses jours abrégés par un chagrin, pris à la vérité trop vivement, mais sur des raisons capables d'en donner.[29]

Voici comment il reprend cette idée dans les pages où il décrit les dernières semaines de son père :

> Il fit trop de réflexions sur le changement de son état à la Cour : et quoique pénétré de joie, comme chrétien, de ce que Dieu lui envoyait des humiliations, l'homme est homme, et dans un cœur trop sensible le chagrin a bientôt porté son coup mortel.[30]

Bref, est-il exagéré de dire que la vie de Racine s'achève dans le martyre ? Précieux argument hagiographique, on le voit, que ce brouillon de lettre adressée à Mme de Maintenon, d'où l'on peut déduire un vague refroidissement royal[31] : il n'est pas de bonne hagiographie sans l'auréole du martyre. Ou, si l'on préfère, c'est ce prétendu martyre qui fonde l'hagiographie.

Les *Mémoires* de Louis Racine conçus comme une vie de saint ? On a la chance, pour s'en convaincre, de disposer d'une remarquable étude que Philippe Sellier a consacrée naguère à la *Vie de Monsieur Pascal* (composée en 1662 par Gilberte Périer) et qu'il a élargie même à une véritable morphologie structurale du genre de la légende[32].

---

27 P. 1115.
28 P. 1151-1152.
29 P. 1116.
30 P. 1195.
31 Louis Racine prend soin de transcrire ce brouillon dans ses *Mémoires* (p. 1193-1194).
32 « Pour une poétique de la légende : *La Vie de Monsieur Pascal* », dans Philippe Sellier, *Port-Royal et la littérature. I. Pascal*, Paris, Champion, 1999, p. 29-48.

Il remarquait déjà que « Gilberte obéit à deux attractions : d'une part celle des temps forts de l'Évangile chrétien (conversion, vie parfaite, « Passion » et mort) ; d'autre part celle d'un modèle de récit gravé lentement dans son esprit par l'audition ou la lecture de centaines de « vies de saints ». Surtout, Philippe Sellier propose un modèle de structuration, qui me paraît être exactement celui que l'on retrouve dans les *Mémoires* :

I. OUVERTURE HISTORIQUE : l'état civil

II. LE TEMPS DES CHOIX : enfance, qualités naturelles, éducation, premiers succès — il faut y ajouter pour Racine toute la carrière dramatique, considérée comme un mauvais choix de vie.

III. LA CONVERSION : « Il avait eu dans sa jeunesse une passion démesurée pour la gloire. La Religion l'avait entièrement changé. » (p.1169). Pour Racine, évidemment, cette conversion est marquée par le renoncement au théâtre suivi du mariage. Le commencement de la deuxième partie des *Mémoires*, dont j'ai cité plus haut le début, se poursuit ainsi :

> Il résolut non seulement de ne plus faire de Tragédies, et même de ne plus faire de vers ; il résolut encore de réparer ceux qu'il avait faits, par une rigoureuse pénitence. La vivacité de ses remords lui inspira le dessein de se faire Chartreux. Un saint Prêtre de sa paroisse, Docteur de Sorbonne, qu'il prit pour Confesseur, trouva ce parti trop violent. Il représenta à son pénitent, qu'un caractère tel que le sien ne soutiendrait pas longtemps la solitude ; qu'il ferait plus prudemment de rester dans le monde, et d'en éviter les dangers en se mariant à une personne remplie de piété ; que la société d'une épouse sage l'obligerait à rompre avec toutes les pernicieuses sociétés où l'amour du théâtre l'avait entraîné. Il lui fit espérer en même temps que les soins du ménage l'arracheraient malgré lui à la passion qu'il avait le plus à craindre, qui était celle des vers. Nous savons cette particularité, parce que dans la suite de sa vie, lorsque des inquiétudes domestiques, comme les maladies de ses enfants, l'agitaient, il s'écriait quelquefois : *Pourquoi m'y suis-je exposé? Pourquoi m'a-t-on détourné de me faire Chartreux? Je serais bien plus tranquille.*[33]

Ainsi Racine aurait hésité entre la retraite monacale et le mariage avec « une personne remplie de piété », deux formes de conversion interchangeables face à une vie antérieure soumise au péché.

IV. «LA MANIÈRE DE VIVRE Où IL A ÉTÉ JUSQU'À SA MORT»

Restait à articuler la vie du converti qui avait voulu se faire chartreux avec son activité d'historiographe au service du roi et, par là, avec sa situation de courtisan. Très habilement Louis Racine repousse le plus tard possible cette gênante activité très mondaine : après les vertus du mariage et les tendresses de la vie conjugale[34], après, surtout, la réconciliation avec les Messieurs de Port-Royal, et particulièrement avec le grand Arnauld[35]. Et lorsque, la voie ainsi dégagée, il faut enfin venir à la nomination d'historiographe par le roi, Louis Racine a cette trouvaille décisive :

> Mon Père toujours attentif à son salut, regarda le choix de Sa Majesté, comme une grâce de Dieu, qui lui procurait cette importante occupation, pour le détacher entièrement de la Poésie[36].

---

33 P. 1152.
34 P. 1152-1154.
35 P. 1154-1155.
36 P. 1157.

L'activité d'historiographe ressortit donc encore à la conversion. Il n'y avait plus qu'à montrer que la situation de courtisan ne s'opposait pas à la véritable dévotion. La préférence de l'humilité de la vie familiale à la vie de cour, d'un côté :

> Quelque agrément qu'il pût trouver à la Cour, il y mena toujours une vie retirée, partageant son temps entre peu d'amis, et ses livres. Sa plus grande satisfaction était de revenir passer quelques jours dans sa famille, et lorsqu'il se retrouvait à sa table avec sa femme et ses enfants ; il disait qu'il faisait meilleure chère qu'aux tables des Grands[37],

le resserrement des liens avec Port-Royal, de l'autre :

> LOUIS XIV ne parut jamais désapprouver en lui cet attachement que la reconnaissance lui inspirait pour ses anciens Maîtres, et pour la Maison dans laquelle il avait été élevé. Il y allait souvent ; et tous les ans, le jour de la fête du Saint-Sacrement, il y menait sa famille pour assister à la Procession. L'humilité avec laquelle il pratiquait tous les Exercices de la Religion, jusqu'à être exact aux plus petites choses, faisait voir qu'il en connaissait la grandeur[38],

sans oublier la composition des œuvres saintes, *Esther*, *Athalie* et *Les Cantiques spirituels* (auxquels il ne consacre pas moins de dix pages) :

> Quoiqu'il se fût fait depuis plusieurs années un devoir de Religion de ne plus penser à la Poésie, il s'y vit cependant rappelé par un devoir de Religion, auquel il ne s'attendait pas,

tout cela va dans le même sens : peu s'en faut que Racine ne mène une vie de pénitent.

V. LA DERNIÈRE MALADIE : sans revenir sur sa source, déjà décrite plus haut, il suffit d'observer qu'elle a été supportée d'une manière très chrétienne — « Ses douleurs commençant à devenir très aiguës il les reçut de la main de Dieu avec autant de douceur que de soumission » (p. 1197) —, Louis Racine prenant la peine, sur une question aussi capitale de contredire avec force Valincour, qui avait clairement laissé entendre que Racine avait au contraire demandé qu'on abrégeât ses douleurs « en terminant sa vie par quelque remède[39] ».

À observer en outre le détail de la narration, on remarque que ces *Mémoires* obéissent comme la *Vie de Monsieur Pascal* à un principe fondamental des récits de légende : « la loi de vitesse décroissante du récit ». Ph. Sellier explique que la légende se hâte vers le zénith de l'existence et s'attarde ensuite longuement sur les derniers moments. Inutile que l'on s'étende : j'ai déjà signalé que la période consacrée à la création poétique, celle qui pourtant a fait que Racine est Racine, si je puis dire, n'occupe qu'une portion de la première partie qui représente elle-même un tiers de l'ensemble.

On comprend que ce projet de constitution d'une vie d'un saint Racine ne soit qu'en apparence un projet simple et transparent : il nécessitait un subtil travail de réorganisation des souvenirs, des omissions pieuses, des interprétations « naïves » des faits[40], des histoires édifiantes[41]. Je ne prendrai qu'un exemple, à propos de la vie

---

37 P. 1166.

38 P. 1186.

39 « *Lettre de M.* DE VALINCOUR », dans *Histoire de l'Académie française*, par l'abbé d'Olivet (1729).

40 Racine, cessant d'être Prieur de l'Épinay, aurait été désormais dépourvu de tout bénéfice ecclésiastique.

41 Voir le récit de la réconciliation avec Port-Royal aussitôt après *Phèdre* et particulièrement l'aval que le Grand Arnauld aurait donné à *Phèdre* : nous avons tenté de montrer dans notre Notice de *Phèdre* (*Œuvres complètes*, Pléiade, 1999, vol. I, p. 1625) le caractère légendaire de ce récit. Il en va de même

amoureuse du poète. Non seulement la Du Parc n'est jamais citée, mais les relations de Racine avec la Champmeslé sont ramenées à celle d'une actrice et de son mentor qui lui apprit à déclamer les vers à la perfection. Admirable justification : La Champmeslé n'aurait pu être la maîtresse de Racine puisqu'elle était mariée. Cette édulcoration était capitale. Les « Vies » avaient justement insisté sur cette relation honteuse. Parmi les trois raisons avancée par celles-ci pour expliquer le renoncement de Racine au théâtre[42], la seconde était « le dégoût que lui donna la Champmeslé, fameuse Actrice qu'il aimait tendrement, et de laquelle il avait un fils naturel. Elle le quitta pour s'attacher à Mr de Clermont de Tonnerre, ce qui donna lieu de dire qu'*un Tonnerre l'avait déracinée*. » D'Olivet dans sa réponse à Valincour dans l'*Histoire de l'Académie* laissait entendre (quoique de manière plus discrète) la même chose[43].

Enfin on ne saurait trop insister sur l'importance considérable pour cette entreprise hagiographique de la figure de Boileau. Au premier abord une telle importance paraît inexplicable, car l'idée qu'il s'agissait de mettre en valeur la fidélité de Racine en amitié ne suffit pas à la justifier. Or, si l'on s'avise que Louis Racine revient à plusieurs reprises sur la sincérité absolue de Boileau, sincérité qui le conduit même à commettre des impairs devant le roi — on lit ainsi deux séries d'anecdotes sur ce thème à quelques dizaines de pages de distance (ce qui n'est pas sans conférer des allures d'un recueil d'*ana* à ces passages des *Mémoires*) —, on ne peut que se persuader que Boileau est convoqué comme un témoin d'une nature toute particulière. Souligner ainsi cette sincérité absolue de Boileau, manifestée même au péril de la faveur royale, c'était l'ériger dans la position d'un véritable Caton du XVIIe siècle : celui qui avait été présenté d'emblée comme la principale source orale des *Mémoires* garantissait ainsi, par ce trait de caractère exceptionnel, la véracité de l'ensemble.

S'il n'est pas difficile de découvrir ce qui a pu donner à Louis Racine l'idée de constituer l'exposé de la vie de son père sous la forme d'une vie de saint — très probablement le seul exemple antérieur d'une « vie » familiale, celle de Pascal, qui représentait un modèle dans les milieux jansénistes auxquels appartenait Louis —, il reste à comprendre ce qui lui a permis de le faire. Deux éléments hautement significatifs du parcours de son père ne pouvaient que s'imposer à son attention. D'une part le fait, connu de tous, qu'il ait « renoncé à la poésie » après *Phèdre* (il y a donc un « avant » et un « après »), qu'il ait mené désormais une vie familiale non seulement stabilisée, mais exemplaire, et qu'il ait consacré sa vie publique au service exclusif du roi. D'autre part le fait qu'il ait inculqué directement à son fils aîné et indirectement à son fils cadet l'idée (largement augustinienne et précisément janséniste) que le théâtre empoisonne les âmes. Dès lors, si Racine était persuadé à la fin de sa vie que le théâtre empoisonne les âmes, s'il a laissé dire au moment de la querelle de la moralité du théâtre, en 1694, qu'il considérait ses œuvres dramatiques comme des péchés de jeunesse, c'est bien qu'il a changé du tout au tout à un moment de sa vie et que le renoncement au théâtre qui a suivi *Phèdre* peut être lu comme une véritable conversion.

---

pour l'invention selon laquelle Racine n'aurait plus voulu entendre parler de ses tragédies une fois devenu courtisan, et n'aurait pas présidé lui-même aux dernières éditions de ses *Œuvres*. Il suffit de considérer le soin avec lequel il a corrigé ses pièces lors des rééditions de 1687 et de 1697 pour se convaincre du contraire. Mais il est vrai que Louis Racine n'a jamais cherché à reconstituer l'histoire des éditions des *Œuvres* de son père (ce qui l'a ainsi conduit à affirmer que Racine a corrigé *Andromaque* en tenant compte des critiques de Subligny lors de la deuxième édition de la pièce : en fait, la deuxième édition est celle de 1673, que Louis n'a manifestement pas connue).

42 La première raison étant sa gloire qui ne pouvait aller plus loin et sa réconciliation avec Port-Royal ; la troisième, l'honneur que le roi lui fit en le nommant son historiographe.

43 « Rien de plus sincère au reste, que sa réconciliation avec Port-Royal, quand il eut une fois quitté, & la Comédie et les Comédiennes : deux articles, sur lesquels la Mère Agnès ne cessait de l'exhorter. Il se rendit à ses instances et se maria en 1677. » (p. 342)

Surtout, *Phèdre* peut elle-même être interprétée sans difficulté comme une œuvre qui signale le basculement de Racine, puisqu'elle montre la passion amoureuse sous son jour le plus condamnable et conduit au châtiment de la « pécheresse ». Bien plus, Racine lui-même semblait avoir invité ses lecteurs à une telle interprétation en présentant sa pièce à la fin de sa préface comme une œuvre édifiante susceptible de réconcilier les chrétiens adversaires du théâtre avec la tragédie[44]. De là la reconstruction d'une anecdote, qui constituera une incitation formidable aux lectures de *Phèdre* comme une pièce janséniste — lectures dont nous ne sommes pas encore tout à fait débarrassés. Reconstruction, en effet : la « Vie » des éditions de 1722, 1728 et 1736 racontait simplement qu'en 1677 Racine s'était réconcilié depuis longtemps avec les Messieurs de Port-Royal, « qui ne trouvèrent rien à redire dans sa *Phèdre* », y compris Arnauld qui « dit à l'Auteur que tout lui en plaisoit extrémement, excepté l'amour d'Hippolyte. Mr. Racine lui répondit ; *Eh ! Mr. sans cela qu'auroient dit les petits maîtres ?* » Or Louis Racine a récrit cette anecdote pour faire de *Phèdre* l'occasion et surtout la cause de la réconciliation entre Racine et Arnauld, avec Boileau pour intercesseur, un Boileau apportant la tragédie à Arnauld et décidé à « lui prouver qu'une Tragédie peut être innocente aux yeux des Casuistes les plus sévères[45] ».

Pourquoi *Phèdre* ou la conversion ? parce qu'il s'agit de la manière la plus commode (et la plus instructive) de parler du théâtre qui a fait la célébrité de Racine tout en le rejetant. Expliquons-nous. Il va de soi que si Racine est l'objet d'admiration et de débats au XVIIIe siècle, c'est exclusivement grâce à son théâtre. Or le théâtre empoisonne les âmes (d'ailleurs n'est-il pas contemporain de la vie dissolue de Racine ?). Donc comment parler du théâtre de Racine sans le condamner comme empoisonneur ? en présentant *Phèdre* comme un aboutissement et le signe d'une véritable conversion, c'est-à-dire en présentant un Racine qui écrit une pièce où se manifeste sa conscience d'être un empoisonneur, immédiatement avant le renoncement du repentir.

On voit bien, pour conclure, quel était l'enjeu pour Louis Racine de structurer son œuvre selon le modèle de la vie de saint (particulièrement celle du saint profane qu'était Pascal, devenu le saint janséniste) — tout en dissimulant le caractère subtilement réfléchi de cette construction pieuse en apposant le titre de *Mémoires contenant quelques particularités [...]*, titre qui non seulement jouait sur le préjugé d'authenticité attribué aux mémoires, mais surtout annonçait un modeste travail de compilation des sources familiales sur Racine. D'une part, il s'agissait de laver son père des sales anecdotes qui couraient sur son comportement du temps où il était tout à sa carrière théâtrale (le cas de la Champmeslé à cet égard est capital). Ce faisant, il était question, comme l'a montré Dinah Ribard, de réagir contre l'anexion par la sphère publique de la vie privée de Racine (surtout présentée sous un jour peu admirable). D'autre part, il s'agissait réellement de présenter Racine comme une sorte de saint : un saint, père de famille, modèle de vie, modèle de fidélité à son roi, modèle de fidélité à ses maîtres qui l'avaient élevé dans les plus hauts principes de christianisme. Dans cette perspective, l'enjeu pour un janséniste était de faire comprendre comment on pouvait être un modèle de vie alors qu'on devait toute sa notoriété au théâtre, empoisonneur de la vie. Autrement dit, la vraie gloire était ailleurs : « Au reste sa vie a suffi pour sa gloire, comme dit Tacite de celle de son Beau-Père, puisqu'il était rempli des véritables biens,

---

44 En fait l'argumentation de Racine n'est en rien augustinienne : elle est au contraire fondée sur la conception thomiste, et développée par les jésuites, du théâtre modéré chrétiennement. Sur l'interprétation de ce passage et de ses destinataires véritables, voir notre Notice de *Phèdre et Hippolyte* (Pléiade, 1999, vol. I, p. 1621-1626.

45 P. 1155.

qui sont ceux de la vertu[46]. » Enfin, il s'agissait aussi d'empêcher le parti philosophique, largement représenté par deux hommes qui affichaient et leur admiration pour Racine et leur goût pour le théâtre, Voltaire et Diderot, de faire de Racine l'un des leurs. On pouvait bien leur abandonner son théâtre, de toutes manières objet de l'admiration universelle. Il ne fallait surtout pas leur laisser la possibilité de s'emparer de l'homme : Racine devenu saint Racine était hors de leur portée ; Voltaire, Diderot et leurs amis ont-ils jamais songé à se faire chartreux ?

Georges Forestier
Sorbonne Université
CELLF OBVIL
Institut universitaire de France

46 P. 1191.